

LE MESSIN PAUL VERLAINE

par

M. MARCEL VERT

Le 29 janvier 1896, il y eut tout récemment soixante ans, dans le quartier studieux et morne de la Montagne-Sainte-Genève, au 39, rue Descartes, entre l'École polytechnique et les murs glacés du Panthéon, mourait un homme, jeune encore, ignoré de ses voisins, méconnu de sa concierge. — Un logis de hasard, après beaucoup d'autres, hôtel borgne, vaguement meublé et hanté par la vermine, avait accueilli les derniers instants de ce vagabond aux allures de Juif errant, dont la silhouette de trimardeur éternel illustre, depuis quelques années, des paysages nocturnes du Quartier latin.

Or, cet obscur locataire était un Messin, Paul-Marie Verlaine, un de nos plus purs poètes, un des plus grands, certains disent le plus grand des poètes du XIX^e siècle.

Il était né à Metz le 30 mars 1844, d'une famille originaire des Ardennes. Sa maison natale, rue Haute-Pierre, nous est connue ; le guide la signale à l'attention des touristes. Son père, Nicolas-Auguste Verlaine, né à Bertrix, en Belgique, en 1798, était capitaine adjudant-major au 2^e Génie, régiment qui tient encore aujourd'hui garnison à Metz. Il avait été jeune soldat dans les armées de Napoléon et avait opté pour la nationalité française en 1815, quand les traités de Vienne rendirent son pays natal luxembourgeois.

Les premières années de Paul Verlaine s'écoulèrent dans les garnisons paternelles, à Metz d'abord, où nous nous plaisons à évoquer, sous les marronniers de l'Esplanade (ou sous les tilleuls !) les premiers pas de l'enfant rêveur, à la tête un peu grosse, comme elle lui restera toujours.

Après un séjour à Montpellier, puis à Nîmes, en 1850, il revint à Metz ; et c'est en 1851 que le capitaine Verlaine donna sa démission et vint s'établir avec sa famille à Paris, rue Saint-Louis, aujourd'hui rue Noblet. Il avait quelques rentes.

Paul Verlaine avait donc 7 ans quand il quitta Metz, où il n'est jamais revenu, à notre connaissance.

Je n'ai point l'intention de retracer ici l'histoire d'une vie « calamiteuse et discréditée », que la gloire ne vint couronner que quinze ans après la mort du poète, lorsqu'en 1911 on inaugura au Luxembourg son buste par Niederhäusen, dont la statue qui est à l'Esplanade est, je crois, la réplique ; buste autour duquel s'enlace une ronde pathétique de femmes éplorées, que rassérène pourtant « la chanson bien douce ». Cette vie est maintenant connue, et les manuels scolaires et universitaires en retracent l'essentiel, sans trop insister, toutefois, sur le scandale intermittent que provoquait, de son vivant, ce mélange surprenant de buveur enragé et d'illuminé ; quelque chose, dit un de ses biographes, « comme un François d'Assise tombé dans les spiritueux, chantant la messe et buvant comme un chantre, quittant la procession pour le cabaret, alternant l'eucharistie et la bouteille, étalant, aux regards des bourgeois ébahis, un paradoxal amalgame de godaille et de repentir, de transports mystiques et de délires luxurieux, de contrition et de mal aux cheveux », ange et bête à la fois plus qu'aucun de ses semblables. Par surcroît marié, Dieu sait pourquoi, avec une imbécile aux belles mains, pour qui, repentant, il avait un jour écrit ces vers si doux, si tendres, hommage qu'aucunes autres mains ne reçurent jamais :

*Les chères mains qui furent miennes,
Toutes petites, toutes belles,
Après ces méprises mortelles,
Et toutes ces choses païennes,*

*Après les rades et les grèves,
Et les pays et les provinces,
Royales mieux qu'au temps des princes,
Les chères mains m'ouvrent les rêves,*

*Mains en songe, mains sur mon âme,
Sais-je, moi, ce que vous daignâtes,
Parmi ces rumeurs scélérates,
Dire à cette âme qui se pâme ?*

*Ment-elle, ma vision chaste,
D'affinité spirituelle,
De complicité maternelle,
D'affection étroite et vaste ?*

*Remords si cher, peine très bonne,
Rêves bénis, mains consacrées,
O ces mains, ses mains vénérées,
Faites le geste qui pardonne !*

(Sagesse, XVII)

Tous les détails des malheurs de Paul Verlaine, de ses fautes, de sa conversion et de sa rechute, sont maintenant du domaine public. Mais ce que je voudrais souligner, dans ce court propos, c'est la fidélité de Verlaine à Metz, où, pourtant, il était né au hasard de la vie de garnison. Du reste, comme la plupart des grands hommes et des poètes de son temps, il était patriote ; non point un patriote solennel, mais volontiers vociférateur et bon enfant « qui revient de la revue ». Cela n'était pas alors ridicule. Aussi, ne doit-on pas être surpris de trouver dans son recueil intitulé *Invectives*, au milieu d'un fatras de rancunes littéraires ou personnelles, le très beau poème civique de *L'Ode à Metz*, qui parut le 2 octobre 1892, dans la *Lorraine artiste*, où il avait déjà publié, les 3 janvier et 18 septembre de la même année, des pages de prose intitulées *Souvenir d'un Messin*, et dont je cite cette invocation inachevée : « *O Metz, patrie de Fabert, l'honneur même et ma patrie littéraire, cordiale depuis 1870, salut — et au revoir peut-être et sans doute, alors que...* » Il ne vécut jamais cet « alors ».

Son ode à Metz était annoncée par lui à Jules Rais, directeur de la *Lorraine artiste*, en ces termes énergiques : « Le prochain envoi sera très incessamment d'une pièce de vers sur Metz — On

criera au chauvinisme... je m'en fous ! » Il répondait ainsi, et fièrement, par avance, à ceux pour qui, déjà, il était de bon goût de considérer l'amour de la patrie comme un sentiment périmé et indigne d'un véritable intellectuel.

Je voudrais, en vous lisant cette ode, que l'on ne cite pas si souvent, faire remarquer combien elle est évocatrice, dans sa discrète notation, de tout ce que nous aimons dans Metz, et comme, en peu de mots, il a su faire ressortir et ses charmes et l'esprit de ses habitants sous la botte germanique, et aussi ce que représentait Metz pour les Français de son temps

ODE A METZ.

*Je déteste l'artisterie
Qui se moque de la Patrie
Et du grand vieux nom de Français
Et j'abomine l'Anarchie
Voulant, front vide et main rougie,
Tous peuples frères — et l'orgie !
Sans autre forme de procès.*

*Tous peuples frères. Autant dire
Plus de France, même martyre,
Plus de souvenirs, même amers !
Plus de la raison souveraine,
Plus de la foi sûre et sereine,
Plus d'Alsace et plus de Lorraine,
Autant fouetter le flot des mers.*

*Autant dire au lion d'Afrique :
Rampe et sois souple sous la trique.
Autant dire à l'aigle des cieus :
Fais ton aire dans le bocage
En attendant la bonne cage
Et l'esclavage et son bagage !
Autant braver l'ire des dieux !*

*Et quand à l'Art, c'est une offense
A lui faire dès l'avance
Que de le soupçonner ingrat
Envers la terre maternelle,
Et sa mission éternelle
D'enlever au vent de son aile
Tout ennui qui nous encombrât.*

*Il nous console et civilise
Il s'ouvre grand comme une église
A tous les faits de la Cité,
Sa voix haute et douce et terrible
Nous éveille du songe horrible.
Il passe les esprits au crible
Et c'est la vraie égalité.*

*O Metz, mon berceau fatidique,
Metz, violée et plus pudique
Et plus pucelle que jamais !
O ville où riait mon enfance,
O Citadelle sans défense
Qu'un chef que la honte devance,
O mère auguste que j'aimais.*

*Du moins quelles nobles batailles
Quel sang pur pour les funérailles,
Non de ton honneur, Dieu merci !
Mais de ta vieille indépendance,
Que de généreuse imprudence,
A ta chute quel deuil intense,
O Metz, dans ce pays transi !*

*Or donc, il serait des poètes
Méconnaissant ces sombres fêtes
Au point d'en rire et d'en railler !
Il serait des amis sincères
Du peuple accablé de misères
Qui devant ces ruines fières
Lui conseilleraient d'oublier !*

*Metz aux campagnes magnifiques,
Rivière aux ondes prolifiques,
Coteaux boisés, vignes de feu,
Cathédrale toute en volute
Où le vent chante sur la flûte,
Et qui lui répond par la Mutte,
Cette grosse voix du bon Dieu !*

*Metz, depuis l'instant exécration
Où ce Borusse misérable
Sur toi planta son drapeau noir
Et blanc, et que sinistre ! telle
Une épouvantable hirondelle,
Du moins, ah ! tu restes fidèle
A notre amour, à notre espoir !*

*Patiente encor, bonne ville :
On pense à toi. Reste tranquille.
On pense à toi, rien ne se perd
Ici des hauts pensers de gloire
Et des revanches de l'histoire
Et des sautes de la victoire.
Médite à l'ombre de Fabert*

*Patiente, ma belle ville :
Nous serons mille contre mille,
Nous plus un contre cent, bientôt !
A l'ombre, où maint éclair se croise,
De Ney, dès lors âpre et narquoise,
Forçant la porte Serpenoise,
Nous ne dirons plus : ils sont trop !*

*Nous chasserons l'atroce engeance
Et ce sera notre vengeance
De voir jusqu'aux petits enfants,
Dont ils voulaient, bêtise infâme !
Nous prendre la chair avec l'âme,
Sourire alors que l'on acclame
Nos drapeaux enfin triomphants !*

*O temps prochains, ô jours que compte
Eperdument dans cette honte
Où se révoltent nos fiertés,
Heure que suppute le culte
Qu'on te voue, O ma Metz, qu'insulte
Ce lourd soldat, pédant inculte,
Temps, jours, heures, sonnez ! tintez !*

*Mutte, joins à la générale
Ton tocsin, rumeur sépulcrale :
Prophétise à ces lourds bandits
Leur déroute absolue, entière,
Bien au delà de la frontière,
Que suivra la volée altièrre
Des Te Deum enfin redits !*

Ce vibrant hommage à une ville natale, chanté par un de nos plus grands poètes, à coup sûr par le plus émouvant, est unique dans notre littérature poétique, si l'on met à part le petit Liré de du Bellay, d'une tout autre venue. En tout cas, il laisse bien loin derrière lui le pauvre, et pourtant si célèbre « Besançon, vieille ville espagnole ». Il est vrai que Besançon n'eut point à subir, dans l'histoire contemporaine, les malheurs qui inspirèrent à Verlaine cette ode vengeresse et pieuse, malheurs que nous vîmes se renouveler naguère.

C'est pourquoi nous devons être fiers que la cité, à laquelle nous sommes si attachés, ait mérité cet éloge et cet acte de foi ; fiers aussi qu'un de ses plus illustres enfants ait eu, comme il fallait s'y attendre, le cœur bien placé, et qu'il mérite à la fois, pour son incomparable génie et pour sa fidélité messine, notre admiration et notre amour fraternel.

Comme tant d'autres génies, comme Beethoven et Mozart, Verlaine mourut seul, il y a soixante ans. Il n'eut même pas la suprême consolation qu'une main aimée fermât ses yeux, comme il l'avait souhaité dans cet admirable poème, par lequel je voudrais terminer cet éloge bien imparfait :

*Et j'ai revu l'enfant unique : il m'a semblé
Que s'ouvrît dans mon cœur la dernière blessure,
Celle dont la douleur plus exquise m'assure
D'une mort désirable en un jour consolé.*

*La bonne flèche aiguë et sa fraîcheur qui dure !
En ces instants choisis, elles ont éveillé
Les rêves un peu lourds du scrupule ennuyé,
Et tout mon sang chrétien chanta la Chanson pure.*

*J'entends encor, je vois encor ! Loi du devoir
Si douce ! Enfin je sais ce qu'est entendre et voir,
J'entends, je vois toujours ! Voix des bonnes pensées !*

*Innocence, avenir ! Sage et silencieux,
Que je vais vous aimer, vous un instant pressées,
Belles petites mains qui fermerez mes yeux !*

(Sagesse, XVIII.)

Ces yeux, qui s'étaient ouverts, tout près de notre Esplanade, à la lumière et à la beauté, furent fermés finalement par un croquemort de la ville de Paris, V^e arrondissement.
